

VANITÉ DU MONDE.

PÉTRARQUE.

SOUS ce titre de «Vanité du monde», nous présentons le début de la seconde partie du *De otio religioso*, *Le repos religieux*. Nous avons eu l'occasion, dans un précédent numéro¹, d'introduire à l'ensemble de cet ouvrage, dont nous donnions alors la traduction des premières pages. Quelques indications permettront cependant de résumer l'acquis du premier livre, et d'évoquer les raisons qui nous invitent à relire aujourd'hui des pages comme celles-là.

L'ensemble du traité est construit comme le développement d'un texte, «*Vaquez et voyez que je suis Dieu*», qui est un verset du psaume 45. Quelles sont les conditions du repos permettant une telle vision ? Qu'est-ce qui s'oppose à la vacance que Pétrarque décrit pour les Chartreux de Montrieux, dédicataires de l'ouvrage ? Il faut d'abord établir les fins que nous poursuivons : dans quel but travaillons-nous ? N'est-ce pas pour le repos, comme le dit Aristote ? Mais quelle illusion de croire qu'il est possible de l'atteindre autrement que par le repos lui-même ! Vaquer, c'est se rendre libre ; savoir ainsi ce qui tient vraiment, donc écouter, voir, s'éprendre d'un temps dont le rythme n'est pas imposé par les quantités de la vie. Il faut donc écarter les «*travaux inutiles*» qui nous en empêchent, et avec eux le poids du passé comme celui du péché. Bien des périls nous menacent, qu'il s'agit de connaître afin de mieux nous en garder ; Pétrarque, s'adressant à des moines, les envisage sous les catégories habituellement reçues des liens du monde, des séductions de la chair et des ruses des démons. Le premier livre décrit les assauts de

¹ Conférence, n° 3, automne 1996, p. 479-481.

l'Ennemi, et les moyens de s'en prémunir. Le second, que voici pour quelques pages, évoque les pièges du monde et les tromperies de la chair.

Il ne s'agit pas seulement, pour Pétrarque, de reprendre la tradition du refus ou du mépris du monde; ni d'opposer, aux richesses qui passent, celles qui demeurent. (Du moins met-il une grande virtuosité à entretenir ces thèmes avec celui, plus ancien, de l'ubi sunt; et le regard fasciné par le théâtre de la disparition ne tardera pas à sculpter des transis durablement inquiétants.) Ce qui retient, c'est d'abord la volonté d'embrasser tous les termes de l'existence; d'élargir le présent à ce qu'il n'est pas encore, de briser pour lui la clôture de l'instant qui dilapide sa mortalité.

Car il y a un grand amour de la vie, et c'est très simple; et le goût brûlant de la vacance où elle apparaît en plénitude, comme purifiée par la vision des gouffres. On peut appeler cela contemplation.

Faut-il souligner l'évidence? Nous avons besoin de cet élargissement.

On tournera la page, on sera un siècle plus tard avec Alberti (nous n'allons pas introduire à chaque fois): un apologue politique, mais sur le même fonds. Le rire amer du moraliste, parce que le goût de la vie n'est pas la complaisance aux formes brutales et absurdes qui la canalisent en pauvretés accumulées. Il y a un autre usage du temps. Mais qui s'interroge sur lui rencontre vite d'autres questions — que ces textes anciens disaient droiture ou vertu, c'est-à-dire encore: quel est, pour tous, le but? Peut-on, intimement et politiquement, définir cette visée? Il est vrai que nous avons appris à ne pas entendre — au motif que si nous comprenons, mais chacun à part soi, de quoi il retourne, nous n'avons nulle envie d'en tirer les conséquences: ce serait rompre avec le monde désert et agité d'un commerce surveillé.

Voilà, je pense, sous la conduite du Christ, un combat assez longtemps mené contre les assauts de notre plus grand ennemi, dans les limites du moins qui nous sont assignées ; il reste, sous les mêmes auspices, à triompher des autres, dont le premier est ce monde qui présente un visage aussi agréable, un air aussi seyant que ses secrets sont repoussants et que son cœur est froid ; son aspect ne saurait inspirer la confiance, car il ne tient rien de tout ce qu'il promet. Je crois qu'il faut aussi se libérer de ses tromperies et de ses fastes ; et comme ils sont innombrables, le seul moyen d'y mettre fin est de leur répondre par la fuite.

Vous fûtes dans le siècle ; tous, vous avez fait l'expérience des douceurs du monde ; sinon tous, du moins certains d'entre vous ; vous savez, je pense, qu'il n'y a rien de stable ni de solide en elles, mais que la langue trompeuse leur donne le panache de ses vains discours ; qu'elle s'efforce ainsi d'avoir quelque grandeur, dans l'idée tout illusoire d'abuser des âmes oublieuses ou de leur ôter la mémoire. Car c'est à cela que se ramène une grande part de l'activité des hommes, et si je voulais en parler en détail, il y aurait matière à un autre volume. — Mais tout cela n'est qu'un néant ! Ô aveuglement ! Ô folie ! Les mortels accumulent avec tant de recherche des richesses qui vont se perdre, ils prennent tant de soins d'un patrimoine qui n'a point d'avenir et s'effacera avec eux, et ils négligent la vertu qui les accompagnera jusqu'à la fin et les conduira aux cieux ! À ces mouvantes passions de l'âme, faites cette réponse d'une vérité profonde : « Vanité des vanités, et tout est vanité » ; et cette autre : « J'ai vu ce qui se fait sous le soleil : tout est vanité et affliction d'esprit » ; et ceci encore : « J'ai dit en mon cœur : allons, regorgeons de délices et jouissons des biens, et j'ai vu que cela aussi n'était que vanité ».

Je passe tout ce que le même endroit rapporte du luxe et du vain étalage des richesses ; car en voici le point essentiel : « Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré, et j'ai permis à mon cœur de jouir de toutes sortes de plaisirs, et de prendre ses délices dans tout ce que j'avais préparé ; et j'ai cru que mon partage était de

jouir ainsi de mes travaux ». Ce que disait cet homme célèbre pour son royaume et l'immense renom de sa sagesse, c'est cela, mes frères, qui vous convient, malgré la différence de votre condition.

Que chacun, donc, se dise pour son propre compte : Moi aussi, j'ai pensé, j'ai agi de même, car de naissance je ne suis pas un moine ; je suis venu du siècle, j'ai vécu à Babylone ; tu ne pourras pas, ô monde, me tromper : je te connais d'expérience, et j'ai pour mon renfort l'exemple d'un grand guide. Je n'ai pas été roi comme Salomon, je n'ai pas comme lui surpassé de mes œuvres tous ceux qui furent avant moi à Jérusalem, mais je fus un de ces hommes occupés qui placent en Toi leur espérance et leur action. — Eh bien, je me fie à mon expérience, et non point à toi ; car moi aussi, lorsque je me fus réveillé, « lorsque j'eus tourné les yeux », comme Salomon, « vers tous les ouvrages que mes mains avaient faits, et tous les travaux où j'avais pris une peine si inutile, j'ai vu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit en tout cela, et que rien n'est stable sous le soleil ». (Je ne cite point d'autres passages, car ils sont rebattus, tant l'usage s'en est répandu ; et je n'ai pas l'intention de transcrire ici tout l'Ecclésiaste.) — Mais quel sera donc le terme de tout cela ? « La vie m'est devenue ennuyeuse, car je voyais que tout n'est que maux sous le soleil, tout n'est que vanité et affliction d'esprit. Et j'ai repoussé cette application si grande avec laquelle j'avais tant travaillé sous le soleil, devant laisser après moi un héritier, qui deviendra le maître de tous les ouvrages auxquels je me suis appliqué avec tant de peine et d'inquiétude, sans que je sache s'il doit être sage ou insensé : et y a-t-il rien de si vain ? C'est pourquoi je me suis arrêté, et mon cœur a renoncé à travailler plus avant sous le soleil. » « Il deviendra le maître », vient-on de lire : mais l'Ecclésiastique le dit avec plus de vigueur encore : « Qui a le goût d'amasser sans mesure, accumule pour les autres : il verra autrui se repaître de ses biens ».

Cette profusion dont l'héritier jouira, voilà comment la décrit le poète lyrique dans un de ses poèmes :

Un héritier, plus digne, consommera le Cécube

gardé sous cent clefs, et rougira
la mosaïque de ce vin orgueilleux
qu'envieraient les repas des pontifes.

Le poète satirique aussi y prête attention ; c'est pour lui, quand il accuse vigoureusement l'avarice, qui est injuste avec elle-même et ne sert qu'aux débauches de l'héritier, une indubitable folie, un délire manifeste :

Pour mourir riche, vivre la destinée d'un indigent.

Mais je reviens à l'incertitude concernant l'héritier ; l'ignorance où Salomon se dit être de la sagesse ou de la sottise de son héritier est un sujet de plainte d'une importance très relative : car cette question n'est pas la seule à échapper à l'homme ; il ne sait pas davantage si son successeur sera amicalement disposé à son égard. Or nous voyons un peu partout des gens succéder à leurs ennemis personnels, ce qui est presque la pire des catastrophes que les mortels puissent subir, et celle en tout cas que les riches connaissent en propre. Ce que Salomon dit de cette incertitude, de qui d'autre aurait-il pu l'apprendre que de son père, qui s'écrie au psaume XXXVII : « Tout l'homme vivant n'est que vanité ; oui, l'homme est comme une image qui passe, et néanmoins il ne laisse pas de se troubler en vain : il amasse des trésors, et il ne sait pour qui » ? Et ceci encore, au psaume XLVIII : « Ils abandonneront leurs richesses à des étrangers ». On connaît bien ce qu'il ajoute au même passage pour critiquer ouvertement le souci des richesses, qui ne servira qu'à nourrir la cendre du tombeau et l'éphémère fumée de la gloire : « Et leurs sépulcres seront leurs demeures pour l'éternité. Ce seront leurs tentes, de génération en génération : et ils avaient mis leurs noms sur leurs terres ! » Tels sont, nous venons de l'entendre, les instruments de la gloire mortelle : des sépulcres pour demeures, le souvenir de la postérité, et la célébrité quelconque d'un nom destiné à périr.

Tout cela n'est que peine inutile et folie ; aussi, vous le savez, à quelle critique mordante soumet-il ensuite la sottise bestiale, sur laquelle il revient dans le même psaume pour en accuser la déraison ! « L'homme, tandis qu'il était en honneur, ne l'a point compris ; il a été comparé aux bêtes qui n'ont point de raison, et il leur est devenu semblable. » Et voyez ce qu'il ajoute, pour que personne ne conçoive l'espérance de voir cette déraison n'être promise ni aux supplices temporels, ni aux tourments éternels : « Ils ont été placés dans l'enfer comme des brebis : la mort les dévorera ».

Puisqu'il en va ainsi, mes frères, vous qui ne faites qu'une seule âme dans le Christ, jetez de ces flèches acérées sur le monde qui vous caresse et vous trompe. Il suffit ici de peu : vous connaissez votre état présent, vous vous souvenez de votre état passé ; et, à moins que vous n'estimiez l'apparence et le clinquant plus que la moelle des choses — mais rien ne répugne davantage à la patience et à la noblesse de vos esprits —, vous n'avez nul besoin de mes avertissements, ni de ceux de quiconque : aucun palais ne se peut comparer à vos cellules, aucun faste à votre humilité, aucune domination à votre joug ; ni la liberté de pécher à votre innocence, ni l'éclat des biens temporels, même les plus coûteux, à votre loisir, ni les festins à votre jeûne, ni la pourpre à votre cilice. Laissez donc les autres s'enorgueillir de leurs vêtements somptueux, de leurs palais de marbre et de leur puissance destinée à périr ; laissez-les se plaire aux vains honneurs, aux voluptés qui les caressent, et à tout ce qui fait la fierté des citoyens de Babylone. Mais vous, si vous voulez aller jusqu'à la Jérusalem éternelle, « n'ayez de gloire qu'en la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, par Qui le monde est crucifié pour vous, comme vous l'êtes pour le monde ». Méprisez-le même s'il vous caresse ; ne le croyez pas ; car il est menteur, lui aussi, à l'exemple de son prince. En voici la raison, qu'un homme éloquent vous donne en des termes choisis :

Le monde se règle à l'exemple des rois.

À quoi bon chercher de quel prince il s'agit ! C'est le prince de ce monde, bien sûr, comme l'appelle si souvent le Christ notre Roi, « Roi des rois et Seigneur des seigneurs » ! Et si le monde encore, dont l'aspect extérieur, je l'ai dit, ne manque pas de beauté, tâche en voyant la raison assoupie d'influencer vos sens à sa façon (car il a avec eux les plus grandes accointances), secouez votre raison, rabrouez vos sens, et de la terre où vous êtes, criez vers le ciel en invoquant son secours. Criez, tous et chacun : « Sauve-moi, ô mon Dieu, parce que les eaux sont entrées jusque dans mon âme ». Et quoique cette voix soit celle de notre chef criant vers son Père, elle ne laisse pas de pouvoir être la nôtre, puisqu'il est établi que sous le nom des eaux l'on entend les plaisirs et les choses de la chair s'écoulant comme font les eaux : et y a-t-il rien de plus semblable à une eau qui se perd, que le tournoiement des choses humaines ?

Où sont, dites-moi, les joies brèves et vaines de tous ceux qui se sont livrés aux soucis inutiles et aux voluptés indignes depuis l'origine du monde ? Les voilà passées et réduites au néant : mais les plaisirs présents vont les suivre aussitôt avec ceux qui les aiment ! Oui, comme le dit l'auteur des Psaumes, « Ils seront réduits à rien, comme une eau qui passe », « Ils seront emportés comme la cire qui fond » ! Voilà les fleuves de Babylone dont parle l'Écriture, voilà l'écoulement, l'instabilité et la fuite des choses temporelles qui suivent la loi de Babylone, et non celle de la cité royale, dont les habitants « se tiennent bien ferme dans tes cours, ô Jérusalem » ! Que veut dire Babylone, sinon la confusion ? Et quoi de plus confus que le monde et ses amis ? Si j'avançais que je peux leur appliquer à la lettre les fabuleuses imaginations de l'enfer, cela peut-être surprendrait par sa nouveauté, mais cela aussi n'en serait pas moins vrai.

Tel est l'état de leur âme, le branle de leur vie, que, plongés dans tous les fleuves du Tartare, et remontant de chacun d'eux quelque affection, ils semblent y avoir puisé en abondance les maux qui les accablent : du Léthé, l'oubli d'une nature meilleure ; du Phlégéthon, la brûlure de la colère et des désirs ; de l'Achéron, la souffrance d'un repentir inutile ; du Cocyte, le chagrin et les larmes ; du Styx, les ini-

mittiés et la haine. Et le supplice s'exerce déjà sur leurs mœurs dévoyées : car la soif de Tantale les torture, la pierre des Lapithes les terrifie, le rocher de Sisyphe les épuise, le vautour de Tityos les ronge, la roue d'Ixion les chahute et les broie. À ces exemples païens, mêlons les nôtres : à qui cette phrase s'applique-t-elle le mieux, d'après vous : « Les impies marchent dans un cercle » ? À qui cette imprécation : « Expose-les, mon Dieu, comme une roue qui tourne sans cesse et comme la paille qui est emportée par le vent, comme le feu qui brûle une forêt et comme la flamme qui consume les montagnes » ? Et ceci : « Que leur chemin soit de ténèbre et de terre sans soutien » ?

Il n'y a rien en eux qui échappe au cercle sans issue des pensées ; et la flamme des désirs, les ténèbres des jugements, l'instabilité des actions jettent l'inquiétude et le trouble dans leur vie. Ce fleuve de Babylone, le croyons-nous différent de cette course des choses sans point fixe dont le spectacle s'offre sans cesse à nos yeux ? Oui, il a bien cette nature : il court et se fige ; les eaux s'enfuient, le fleuve reste, et c'est bien cela qu'Héraclite a voulu dire, avec cette obscurité qu'il aimait et qui lui valut ce nom de Ténébreux : « Nous descendons et ne descendons point deux fois dans le même fleuve ». Sénèque explique ainsi ce passage : « Le nom du fleuve demeure inchangé ; mais l'eau s'en est allée ». Qu'on entre pour s'en convaincre dans la rivière que j'ai sous les yeux ; c'est de sa rive que je vous écris ces mots ; voilà, à sa naissance, un cours assez impétueux ; on y descend, on en sort, on s'y replonge aussitôt : la rivière est la même, on est toujours au même point de son lit, et cependant les eaux ont changé. À supposer qu'elles soient douées de sens, qu'importe à ces eaux que le fleuve demeure tandis qu'elles s'en vont ? Mais y a-t-il pour l'homme, tandis qu'il passe, une aide plus précieuse que la permanence du monde, quoiqu'à dire vrai lui non plus ne demeure pas ? Son mouvement, s'il est plus secret, l'emporte aussi vers sa fin. Et quoi de plus fructueux encore que de considérer la durée plus étendue des villes où nous naissons et grandissons, quoique nous les voyions vieillir et disparaître ? Non, aucune cité ne

doit espérer l'immortalité, puisque nous savons mortelle la première d'entre elles...

Pour complaire à vos enfants et à vos novices, je voudrais citer ces vers agréables de Prosper :

Que m'importe le cours incliné des longs fleuves
où coule une eau qui ne s'épuise jamais ?

Le poète donne toutes sortes d'exemples, puis il conclut ainsi :

Ils demeurent, mais nos pères ne sont pas restés.
Je suis l'hôte dans ma vie d'une parcelle de temps.

Mais je n'oublie pas les plus âgés, et citerai encore Sénèque ; il écrit ces mots, après avoir rappelé la pensée d'Héraclite dont je viens de parler : « Ce changement est plus manifeste dans une rivière que dans l'homme, mais le courant qui nous déplace, nous aussi, n'est pas moins rapide ». Pour moi, je crois plutôt que le courant qui emporte les hommes a plus de rapidité, plus d'évidence ; les eaux s'enfuient sans modifier l'aspect du fleuve : mais avec les années qui passent, celui de l'homme change si profondément, qu'un peu de temps suffit pour que même ses amis les plus intimes, ses connaissances les plus proches, ne puissent plus le reconnaître. L'adolescence efface l'enfance, la jeunesse l'adolescence, et cet âge plus accompli que les naturalistes ont le tort de nommer permanent les efface toutes deux ; et bientôt la vieillesse efface également les unes et les autres. On reste quelque temps sans voir un ami, et voilà qu'on ne le reconnaît plus ; mais si Dardanus revenait à Troie après des milliers d'années, ou Romulus à Rome, il reconnaîtrait sans hésiter le Xanthe, et l'autre le Tibre, tant le changement et le passage se marquent plus en l'homme que dans les fleuves.

Ô comme j'approuve ces mots de Sénèque ! « Voilà pourquoi je m'étonne de cette folie qui nous attache d'un tel amour à la chose la

plus fugitive qui soit : le corps. » Si un païen a osé prononcer cette phrase en n'ayant d'autre attente que l'anéantissement du corps — quoiqu'il ait souvent hésité et varié sur la question de l'immortalité de l'âme —, que faudra-t-il que nous disions, nous qui avons la connaissance certaine de l'état futur de l'âme, et qui espérons pour notre corps corruptible et périssable, si nous en usons avec mesure et chasteté, l'incorruptibilité et la félicité perpétuelles ? Oui, s'il y en nous quelque trace du souci de l'éternité, du désir d'une vie plus heureuse, ayons la noblesse de mépriser cette brève corruption, pour atteindre avec une confiance absolue l'éternelle incorruptibilité.

Représentez-vous maintenant les villes où vous avez habité : mais que ce soit pour ne plus les regretter. Car il est sans raison de regretter la tempête une fois qu'on est au port. Réjouissez-vous plutôt que le navire soit sauf : et vous voilà nus, qui êtes échappés d'un si grand naufrage. Il est doux de se souvenir d'un danger passé, mais c'est folie que d'en avoir regret. Représentez-vous ce qu'elles étaient, ces villes où vous erriez dans la foule de Babylone — car toutes les cités en sont sœurs —, par les places et les portiques, dans les temples, mais sans volonté d'y prier, le long des comptoirs, mais sans intention d'y acheter : tout occupés aux spectacles des yeux, vous vouliez voir et que l'on vous voie, et vouliez charmer les regards des insensés : mais de Celui du Spectateur éternel à qui rien n'est caché, vous n'aviez nul souci.

Imaginez-vous à présent que vous retournez dans ces villes, et dites-moi ce que vous craignez d'y considérer. Vous reverrez peut-être ces tours qui vous sont familières, vous reconnaîtrez ces vieilles murailles, quoiqu'elles soient elles aussi touchées d'une ruine perpétuelle ; du moins l'aspect général de ces lieux se sera-t-il conservé, les fleuves continueront de s'y écouler, les montagnes s'y dresseront encore. Cherchez les habitants que vous avez connus : je ne sais comment, ils seront partis presque tous. Vous resterez interdits : car c'est la même ville, et cependant c'en est une autre où vous vous êtes avancés ; et vous direz avec Héraclite : nous entrons et n'entrons pas deux fois dans la même cité. Oui, moi que les chaînes du péché

retiennent encore en ce monde comme dans une prison, lorsque de loin je regarde les vieilles cités, je crois les reconnaître ; mais bientôt j'y pénètre et vois qu'elles ont changé. Passez le long des palais des pontifes et des rois, le long des demeures des grands où vous étiez reçus : les murs peut-être ont résisté au temps ; mais eux, qu'ont-ils fait ? Frappe à la porte, appelle, interroge : s'ils sont absents, attends un moment leur retour... Oh ! quelle parole terrible, celle de cet homme simple et droit du milieu de ses afflictions : « Un arbre n'est point sans espérance ; quoiqu'on le coupe, il ne laisse pas de reverdir, et ses branches poussent de nouveau ; quand sa racine serait vieillie dans la terre, quand son tronc desséché serait mort dans la poussière, il ne laissera pas de pousser aussitôt qu'il aura senti l'eau, et il se couvrira de feuilles comme lorsqu'il a été planté ». Nous espérons peut-être que nous connaissons même condition ? Hélas ! comme la nôtre est loin d'y ressembler ! Écoutons ce qui suit : « Mais quand l'homme est mort, nu et consumé, qui saura me dire où il est ? » Qu'ils répondent, ceux qui aiment le siècle : où sont leurs pères ? Et puisqu'ils se taisent, c'est Job à nouveau qui répond : « De même que si les eaux de la mer se retiraient, et si les fleuves, abandonnant leur lit, se séchaient : ainsi quand l'homme s'est endormi, il ne se relèvera point ». Et, pour ne pas nous enlever par ces paroles l'espoir de la résurrection dernière, il ajoute : « Jusqu'à ce que le ciel soit consumé, il ne se réveillera point, et il ne sortira point de son sommeil ».

Cependant, mes frères, les habitants de la maison terrestre sont partis pour ne point revenir. Franchissez le seuil de ces demeures que vous chérissez, et cherchez ceux que vous y avez laissés : c'est un visage inconnu qui se présentera à la porte ; vos cheveux se dresseront d'effroi, la voix s'étranglera dans votre gorge lorsque vous apprendrez que la fortune s'est jouée des richesses, que la mort s'est amusée des hommes comme elles ont accoutumé. Et, — pour garder cette image de l'eau —, c'est ce mot de Job qui vous frappera l'esprit : « Mes propres frères ont passé devant moi, comme un torrent qui s'écoule avec rapidité dans les vallées ». Croyez-en mon expérience : les cités que vous chérissiez autrefois ne susciteront plus

en vous que haine et n'inspireront plus qu'effroi ; tout est si bouleversé, et rien n'est comme il vous plaisait, si même rien demeure. Je pourrais chercher auprès des plus grands : de Jules César, d'Auguste, de Tibère, de Caius Caligula, de Néron, de Vespasien, et de Titus, et de Domitien, de Trajan et d'Hadrien, et de tous les Antonins, dont le nom fut si longtemps chéri, si longtemps célébré de Rome et de tout l'Empire, et des deux familles habituées au trône ; mais les exemples que nous voyons de nos yeux, en nous touchant de plus près marquent mieux notre esprit... Où est-il à présent, Boniface VIII, pontife romain, qui a rempli de stupeur les peuples et les rois, et même, dirai-je, la terre entière, lui qu'ont vu de leurs yeux quelques-uns d'entre vous ? Où sont-ils, ses successeurs, que cette fois nous avons tous connus : Jean, Benoît et les deux Clément ? Où est Henri, l'empereur romain ? Et Philippe, roi de France, qu'on surnomma « le Bel » en raison de son heureuse apparence ? La mort le ravit si soudainement, elle emporta si vite ses fils de grande beauté tout semblables à leur père qui lui succédèrent l'un après l'autre, que leur vie à chacun semble moins vie que songe. Où est-il, l'autre Philippe, père du présent roi, et plus heureux que son fils pour ce qu'un tombeau le tient, et lui une prison ? Où est-il, le roi d'Espagne, naguère terreur des Sarrasins et bouclier de la foi, qui essuya les insultes de l'Occident ? Où est-il enfin, l'honneur des Gaules et l'ornement de l'Italie, Robert roi de Sicile ? Sous son règne temporel, c'est le roi éternel que vous serviez ; à quel repos ne vous a-t-il point donné de goûter ! Voilà ce que vous montrent les peines qui suivirent et fondirent sur vous comme des tempêtes. Et je tais, pour ne point abuser de votre patience, non seulement tous ces grands aux premières places des royaumes, mais la foule entière des autres souverains.

Cherchez auprès d'eux où ils habitent désormais : on vous montrera des sépulcres étroits, couverts des ornements que se disputent l'art et le génie ; parfois même ils brilleront de tout l'éclat de l'or et des pierreries, car la mort chez eux est aussi ambitieuse que la vie. Et sur ces murs de marbre, selon le mot du prince des poètes, vivront les images des défunts :

Ils tireront du marbre des visages vivants.

Mais eux, dites-moi, où sont-ils ? On vous montrera encore des épitaphes magnifiques, des inscriptions pompeuses : c'est le vide qui résonne en elles, et à les lire vous serez frappés de stupeur. Mais demeurez un peu, je vous prie : voici que s'ouvre le seuil de la dernière demeure : ce sont de nouveaux spectacles, et une stupeur nouvelle. Hélas ! qu'est-ce que ce peu de cendres ? et, là-bas, ce remuement énorme de serpents et de vers qui grouillent et s'agitent ? Ô bouleversement imprévu, ô trouble visage de la réalité ! Où est à présent la garde tout en armes ? Où, la troupe des jeunes filles ? Où le mignon, le Ganymède royal qui faisait l'échanson ? Où les maîtres queux, et les habiles trancheurs de volailles ? Où les tapisseries de vermeil et de soie, la pourpre étendue sous les pas, les plafonds rehaussés d'ivoire, les cavales mordant un frein d'or ? Où la vaisselle rare, les vases de Corinthe, l'ouvrage des orfèvres damascènes, les animaux saillants sur leurs vases dorés ? Où les lits des festins, les buffets, les crédences, les demeures revêtues d'ébène et de cyprès ? Où les spectacles, les chants, les victuailles arrachées aux entrailles de la terre et des flots, les vins élevés au loin sous un autre soleil ? Où tous les appâts qui attisent le plaisir, tout l'ornement posé sur la fange des corps ? Où cette tête rayonnant d'un diadème, ce ventre mignelet souligné d'une ceinture rutilante, ces doigts si fins qui scintillent d'un butin pris au rivage des Indes, ces bijoux que sertit l'art des orfèvres ? Où enfin, l'épouse superbe ? Où « les fils, comme des nouvelles plantes dans leur jeunesse, et les filles toutes ornées à la ressemblance des temples », qui, hier encore, de leurs charmants embrassements et de leurs doux baisers caressaient le cou d'un père que la mort va ravir ? Ô déplorable et infortuné changement ! Tout s'en va en engeance de serpents et de vers, et tout pour finir va au néant !

Oui, à voir et à contempler ce spectacle, l'âme tirera plus de profit qu'à cet autre dont parlait Cicéron au second livre Des Lois, lors-

qu'il rappelait qu'Athènes lui était moins délectable « par les œuvres magnifiques et les arts exquis des temps anciens, que par le souvenir qu'y avaient laissé les hommes illustres : c'était là que chacun habitait, là qu'il s'asseyait, là qu'il disputait » ; et il ajoutait qu'il contemplait leurs sépulcres avec toute l'ardeur du sentiment. Voilà qui peut sans doute provoquer l'esprit : car le désir de rivaliser échauffe et enflamme, et il plaît à l'âme valeureuse de se mesurer à celles qui l'ont précédée comme à celles qui la suivront. Nous lisons qu'un homme d'exception, un homme presque incomparable, a dit qu'« il était assuré que toute âme de valeur avait pour destin de se confronter non seulement à tous les hommes renommés de son temps, mais aussi à ceux de toutes les époques ». Sans doute ; mais cet autre spectacle que nous avons vu, quoiqu'il soit effroyable dispose plus sûrement au salut : oui, c'est celui des sépulcres béants, c'est celui plus encore qui nous ouvre les tombeaux que l'on vient de sceller — et quelle est sa puissance s'il nous montre des hommes que nous connaissons ! — ; regardez les vers grouillant de tous côtés, les viscères épars, les os quittant leurs jointures, les narines rongées, les dents déchaussées, les orbites pleines de boue, les cheveux gluants de fange — et, Seigneur Jésus, comme est plus périlleux encore ce qui nous est caché ! Qui sait quelle est l'âme d'un tel corps, et quelle demeure la recevra si elle ne trouve pas miséricorde ?

L'empereur Hadrien, qui poussa le goût des lettres jusqu'à la passion, a exprimé en quelques mots ce qu'il redoutait du voyage de l'âme au moment de se séparer du corps : je veux les citer, car ils nous donnent la pensée d'un grand prince et l'idée de son trouble au dernier instant de sa vie. Alors qu'on pleurait tout autour de lui, voici qu'il se met à dicter ; et, comme l'heure n'est plus à feindre, il parle selon le sentiment de son âme. Du sein de la mort, il s'adresse à elle et lui dit ces mots :

Ô ma petite âme, si vague, si caressante,
hôte et compagne de mon corps,
voilà que tu vas partir aux lieux

pâles, âpres et nus,
et tu ne donneras plus, comme à l'ordinaire,
matière à rire.

Ce qu'il sentait, ce qu'il redoutait lui apparaissait-il sans clarté ? Si aux princes tel est le monde tant qu'il dure, et si telle est la fin, que sera-ce aux autres, à qui la vie même n'est promise à moins des peines de chaque jour ? Mais les hommes répugnent à écouter de si tristes avis ; car la nature a mis dans leur âme de se détourner, de toutes les forces qui sont en eux, des pensées amères et chagrines, et de ne s'imaginer que ce qui leur est un plaisir, et non pas un tourment. Voilà pourquoi, tandis que leur vieillesse se débat au milieu des épreuves, ils ne cessent de se promettre tout le bonheur d'une vie qu'ils ont laissée derrière eux désormais ; mais ils s'obstinent à ce point en ces vœux, qu'ils préfèrent attendre ce qu'ils savent impossible, plutôt que de supporter ce qui est avec courage, et de s'y appliquer sagement. Voilà l'erreur qui se répète à l'infini ; et je dirais, pour être plus exact, que c'est en toute connaissance de cause, que c'est volontairement qu'on y tombe, car on en sait le charme ; et qu'on aime à s'y tenir au point qu'on ne peut sans pleurs ni contrainte être arraché à ces préjugés dont la fausseté n'efface pas la séduction. Ils sont nombreux, assurément ; mais vient à leur tête celui que Cicéron nous expose dans ses *Tusculanes* : « Chacun espère pour soi-même la fortune de Métellus ». La folie la plus grande, la plus dangereuse, c'est de n'avoir pas assez de la considération de notre nature, ni de celle de tant d'exemples ininterrompus, pour songer à la mort ; non que nous ayons tout oublié de notre faiblesse et de notre mortalité : mais nous préférons détourner les yeux pour ne pas la voir s'avancer, comme s'il n'était pas plus sûr de regarder l'ennemi en face durant qu'il s'approche, que d'attendre les yeux baissés qu'il nous frappe. Oui, elle est là, notre fragilité, et nous le savons tous assez, — à moins que nous ne préférions l'ignorer et nous plaisions à cette feinte. La mort nous presse et se hâte sans relâche : nous nous flattons d'obtenir un délai. Mais la voilà, elle frappe à la porte, et si le

vieillard la sent toute proche, elle se penche aussi sur le nouveau-né. La brièveté de la vie la met tout près de nous, et sur nos têtes sans cesse l'incertitude de nos jours laisse planer sa menace.

Il est temps de mettre fin à ce propos : mais il m'aura suffi d'affirmer bien haut que ceux qui aujourd'hui ne veulent pas songer utilement à la mort, devront vite, demain, y songer malgré eux — et je crains qu'alors ce ne soit inutile.

PÉTRARQUE,
Le repos religieux, deuxième partie.
(Traduit du latin par Christophe Carraud.)